

Le Refuge et la Source

Je l'ignorais moi-même avant d'écrire ces pages, mais longtemps, très longtemps, j'ai vécu en sursis. Comme si je devais retourner un jour dans la grande maison et retrouver les miens. Comme si j'étais l'éternel étudiant des romans russes, l'explorateur de la Renaissance, le chargé d'une longue mission, mais que là-bas, dans la maison natale, m'attendait la vraie vie. Les combats que je livrais, les joies mêmes que j'éprouvais, les amitiés que je nouais, rien au fond ne pouvait être définitif. J'étais dans le provisoire et l'attente. La nuit m'entretenait dans cette illusion puisque mes rêves, inlassablement, me transportaient sur les lieux de mon enfance, parfois même, sur cette terrasse, symbole de toutes les protections, abri de toutes les promesses, alibi de toutes les fuites. Cela devint habituel, presque routinier, au point que le soir, allant me coucher, et sachant que j'allais retrouver les miens, je savourais par avance cette réinsertion dans ma vérité. Sur ma terrasse, en rêve, je trouvais mon refuge et ma source.

Je me suis ainsi fort bien accommodé de la nuit jusqu'à ce matin d'été, il y a deux ans, où, le rêve se perpétuant dans l'éveil, les images de ma prime enfance m'envahirent, me barrant soudain tous les chemins de l'action, de la pensée, de l'écriture. Alors ce passé qui, la nuit, était délivrance, me devint bientôt, le jour, une prison ; et je ne réussis à m'en évader qu'en prenant le parti de le décrire. Voici donc le récit d'un irrésistible surgissement, défilé d'images éclatantes et incontrôlées, rien d'un songe qui aurait sa clef ni d'un phantasme soumis à l'analyse, images claires au contraire et cohérentes, complètement fidèles à la réalité vécue. J'ai respecté l'ordre originel, voire le désordre de leur irruption, comme le caractère onirique des êtres parfois sans voix et souvent sans visage qui n'ont d'existence que réanimés par la blanche violence du souvenir.